

**Zeitschrift:** Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

**Herausgeber:** Schweizerische Philosophische Gesellschaft

**Band:** 48 (1989)

**Buchbesprechung:** Quelques remarques sur "Thinking, Language, and Experience" de H.-N. Castañeda

**Autor:** Corazza, Eros

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Etude critique/Rezensionsabhandlung

---

Studia Philosophica 48/89

EROS CORAZZA

## Quelques remarques sur «Thinking, Language, and Experience» de H.-N. Castañeda<sup>1</sup>

Le livre de Castañeda est centré essentiellement sur la référence singulière, à savoir la référence aux individus faite en employant les noms propres, les descriptions définies et les indexicaux.

La philosophie de Castañeda est essentiellement *holistique* et loin d'être simple. En effet sa méthode consiste dans la construction de conceptions et de théories sur la base d'une collection très riche et variée de données. Il commence avec des faits particuliers, ou des faits possibles et il propose des conceptions systématiquement liées. Il déteste les visions atomistiques<sup>2</sup>. Même si ce livre est un exposé de la philosophie du langage de Castañeda, il considère des questions touchant à l'épistémologie (la sémantique de Castañeda est, à plusieurs égards, épistémologique), à la philosophie de l'esprit, à la phénoménologie, à l'ontologie. Toutes ces questions et considérations reposent sur une structure ontologique profonde. Ainsi, la philosophie du langage de Castañeda est fondée sur une philosophie qui se développe dans sa *Guise Theory* qui, à différents égards, constitue une ontologie démodée au sein de la philosophie analytique contemporaine. Comme on le verra, l'ontologie en question est platonicienne et constituée par des *entités intentionnelles*, à savoir des *guises* saisies par l'esprit des locuteurs dans des épisodes de pensée ou de parole. Donc, à l'encontre des conceptions contemporaines les plus en vue, Castañeda assume une ontologie platonicienne et réaliste.

De façon à exposer le travail de Castañeda, j'examinerai sa théorie des noms propres et sa conception de la référence indexicale. Enfin, je considérerai son ontologie et j'essayerai de montrer comment elle est corroborée par les données concernant la référence singulière. Je me permettrai de laisser de côté les autres thèmes considérés dans ce livre, car je crois qu'en considérant les noms propres et les indexicaux on peut restituer les caractéristiques principales de la philosophie de Castañeda et j'espère que sa conception holistique sera, au moins partiellement, restituée dans mon exposé.

### 1. Les noms propres

Le point de départ de Castañeda, comme souvent, est constitué par une histoire amusante qui met en évidence la richesse d'usage des noms propres dans le langage naturel. Chaque théorie doit pouvoir s'adapter aux données et Castañeda affirme que beaucoup de ces données ne sont pas considérées par la littérature contemporaine. Considérons l'histoire de Castañeda, que l'on

1 Hector-Neri Castañeda: *Thinking, Language, and Experience*, University of Minnesota Press, Minneapolis 1988.

2 Pour une discussion détaillée de la méthode philosophique de Castañeda, cf. «On Philosophical Method» [3].

va présenter ici de manière très simplifiée. Le protagoniste principal (Heednett) rencontre plusieurs fois le même individu (la magnifique Greta Bergman) dans des situations très différentes et (ceci est la donnée principale), chaque fois il ne reconnaît pas que la Greta Bergman dans la situation A (dans laquelle elle est une actrice) est la même personne que celle dans la situation B (dans laquelle elle est une femme d'affaires) et ainsi de suite. Tout ce qu'il sait c'est que ces femmes magnifiques se ressemblent beaucoup dans chaque situation et qu'elles partagent le même nom.

Ainsi, Heednett croit de façon cohérente qu'il y a plusieurs Greta Bergman, même si certaines de ses croyances concernant l'identité de ces différentes Greta Bergman peuvent être fausses.

Bien plus, l'usage par Heednett du même nom homophone «Greta Bergman» dans *son* idiolecte dénote, dans *son* monde, différentes choses (elles seront caractérisées en dernière analyse par Castañeda comme étant des *guises* individuelles). Il faut encore signaler que la stricte pensée d'un référent dépend d'un *usage* particulier. En gros, Heednett soutient qu'il y a plusieurs Greta Bergman et, selon qu'il veut faire référence à la dame dans la situation A ou à celle dans la situation B et ainsi de suite, le référent *strict*, *de dicto* ou *denotatum* strict est, dans chaque situation, différent<sup>3</sup>. Donc, suivant Castañeda, le référent strict ne peut être constitué ni par une propriété essentielle (une essence) ni par un morceau de matière: le référent strict doit être déterminé en termes des ressources doxastiques et de pensée que le locuteur lui associe.

Castañeda peut ainsi déduire la conclusion syntaxico-sémantique selon laquelle les noms propres sont des *noms comptables* (*count nouns*) et la conclusion pragmatique selon laquelle ce n'est que dans un usage pragmatique, à savoir dans un acte de langage, que les noms sont employés pour effectuer une référence singulière.

En soutenant que les noms propres sont des noms comptables il semble qu'on tombe dans un paradoxe concernant la généralisation existentielle, à savoir:

Pour chaque nom propre N: N est F → Quelques N sont F

On connaît la solution de Russell suivant laquelle un nom propre est une description définie déguisée de la forme: «Au plus une chose est N, au moins une chose est N et tout ce qui est N est F». Mais, Castañeda ne peut pas accepter cette solution, car il soutient, comme on l'a vu, que la référence faite en employant un nom propre dépend d'un usage ou d'un épisode de pensée particulier fait par un locuteur. Ainsi, il affirme que chaque outil référentiel (noms propres, descriptions définies et indexicaux) a sa propre particularité et n'est pas réductible aux autres. De façon à éviter le paradoxe concernant la généralisation existentielle, Castañeda suggère que la référence faite en employant les noms propres est toujours dépendante du contexte à la fois linguistique et extra-linguistique. Ce qui signifie qu'un nom propre est relié avec son référent strict *de dicto* seulement en vertu de son emploi dans une situation pragmatique. L'unicité du référent strict *de dicto* est toujours dépendante de l'*intention* du locuteur dans un acte de langage complet ou dans un épisode de pensée. En d'autres mots, l'emploi d'un nom propre représente un sujet unique de prédication. Donc, puisque la singularité de la référence n'appartient pas au nom propre en tant que sujet grammatical, il peut être déplacé dans la position de la spécification d'un prédicat, sans rien changer dans son potentiel sémantique. Le seul changement est constitué par le fait que la singularité de la référence n'est pas une propriété du nom mais de la phrase entière dans

3 Castañeda propose la distinction entre les constructions *internes* et les constructions *externes*.

Cette distinction est avant tout épistémique et elle ne peut pas être restituée de façon complètement correcte en employant la distinction syntaxique et sémantique plus commune entre *de dicto* et *de re*. Cependant, puisque la littérature contemporaine de la philosophie du langage a adopté cette dernière distinction, j'interprète souvent les idées de Castañeda en employant cette terminologie plus familière.

un acte de langage particulier. Puisque la singularité de la référence est toujours une question d'ordre pragmatique, ceci n'affecte pas la sémantique des noms propres<sup>4</sup>.

Dans notre expérience, les noms propres ont une double fonction: (i) ils jouent un rôle épistémique, c'est-à-dire qu'ils nous aident à organiser et à emmagasiner des informations et, (ii) ils jouent un rôle de récupération (*retrieval*), c'est-à-dire qu'ils sont les clés qui nous permettent d'ouvrir les dossiers d'information et de retirer les stocks d'information. Ceci ne signifie pas, bien entendu, que les noms propres sont des espèces de descriptions définies déguisées. Le locuteur n'est pas nécessairement en mesure de fournir une ou plusieurs descriptions définies identifiantes qu'on peut substituer au nom propre. Le fait que les noms propres sont des variables de quantification n'implique pas qu'ils sont synonymes avec des descriptions définies<sup>5</sup>. Cependant, Castañeda n'adopte pas la conception, très répandue, selon laquelle les noms propres sont des désignateurs rigides, à savoir la conception selon laquelle un nom propre est un désignateur qui désigne le même individu dans toutes les situations contrefactuelles ou, si l'on préfère, dans tous les mondes possibles. Son histoire suggère en effet que Hecdnett ne peut pas se référer à Greta Bergman sans employer quelque attribution identifiante et qu'il se réfère à différentes Greta Bergman, et cela dépend de son intention. Bref, l'usage par Hecdnett de «Greta Bergman» ne désigne ni une essence, ni la totalité en l'existence de laquelle il *croit*.

En considérant l'ensemble des croyances cohérentes de Hecdnett concernant Greta Bergman, il semble qu'un problème surgit. On peut en effet affirmer:

(1) Hecdnett croit que Greta Bergman n'est pas Greta Bergman<sup>6</sup>,  
qui, apparemment est une contradiction. J'ai dit apparemment, car en rapportant la croyance

4 Il est intéressant de signaler que Castañeda adopte, d'une part, la distinction saussurienne entre la langue et la parole, à savoir entre le langage comme système et les idiolectes individuels et, d'autre part, l'usage du langage, les actes de langage. Il affirme que la plupart des théories sur le marché essaient, faussement, de transporter le phénomène de la référence dans la sémantique des expressions référentielles, à savoir dans le système linguistique. Strawson et Searle, pour ne citer qu'un exemple, en notant qu'il n'y a pas de synonymie entre les noms et les descriptions définies, suggèrent que la référence est une question d'usage, mais ils soutiennent une conception qui souligne la connexion entre l'usage des noms propres et la communauté linguistique. Suivant Castañeda, cette image suggère que les noms propres sont reliés avec un réseau de descriptions définies qui sont la propriété de la communauté. Ainsi, les noms propres ont un sens (ou signification), c'est-à-dire qu'ils sont rattachés avec le réseau de descriptions qui appartiennent à la communauté (au système linguistique) et c'est en vertu de ce sens public qu'ils ont une référence. Un emploi particulier d'un nom propre est, selon cette conception et contrairement à l'idée de Castañeda, déplacé vers le système linguistique.

5 La réduction des noms propres aux descriptions constitue probablement le meilleur exemple d'une théorie qui essaie de transporter la référence singulière dans le système linguistique (cf. par exemple le programme russellien).

6 Cet exemple est aussi discuté par Paolo Leonardi (cf. [13]) qui propose à ce sujet, je crois, une critique peu convaincante de la conception de Castañeda. Leonardi insiste en effet sur la contradiction apparente de (1) et il suggère qu'elle est de la forme «*a* n'est pas *b*» car le premier et le deuxième «Greta Bergman» sont *deux noms distincts* qui signifient le *même objet*. Il me semble que Leonardi assume implicitement qu'il y a deux modes de donation qui présentent le même objet. Mais, si ceci est le cas, comment se peut-il que le même bruit (son) ou la même inscription peuvent être distingués dans deux modes de donation? Il nous faut assumer, au moins, comme souvent c'est le cas dans la vie ordinaire, que «Greta Bergman I n'est pas Greta Bergman II» ou quelque particularité de ce genre. Mais, à première vue, cette assumption suggère qu'on a deux noms différents pour deux personnes différentes.

Hecdnett il faut introduire la donnée cruciale selon laquelle Hecdnett ne croit pas que la Greta Bergman qu'il a rencontrée dans la situation A est la même que celle qu'il a rencontrée dans la situation B. Ainsi, le rapport doit être:

(2) Hecdnett croit que Greta Bergman la femme d'affaires n'est pas Greta Bergman l'actrice qui ne semble pas du tout contradictoire. En effet, si (1) pouvait être de la forme «Hecdnett croit que *a* n'est pas *a*», (2) est, sans ambiguïté, de la forme «Hecdnett croit que *a* n'est pas *b*». Il faut se souvenir que dans la conception de Castañeda, la singularité de la référence est un problème pragmatique, ainsi la référence faite en employant les noms propres ne dépend pas du nom propre lui-même, mais de l'intention du locuteur dans un acte de langage déterminé. Ce qui signifie que l'unicité de la référence est garantie par le contexte. Les noms, en eux-mêmes, ne réfèrent pas, affirme souvent Castañeda. Après tout, Hecdnett croit qu'il s'agit tout bêtement d'un accident que la femme d'affaires et l'actrice partagent le même nom homophone et, puisqu'il croit qu'elles ne vivent pas dans la même ville, il croit aussi que ce fait ne leur cause aucun problème.

## 2. Les indexicaux

Une fois de plus, le point de départ de Castañeda est constitué par une histoire: l'aventure de l'homme qui est en train de se noyer, qu'on va simplifier un peu. Un individu, en voyant une silhouette vague qui paraît être un homme en train de se noyer, s'exclame:

(3) Cela est un homme qui est en train de se noyer

Dans ce cas, il y a un homme *réel* qui est en train de se noyer. Mais, il serait parfaitement possible que le locuteur soit sujet à une hallucination et que, en présence de la même expérience perceptuelle, il s'exclame à nouveau:

(4) Cela est un homme qui est en train de se noyer

mais dans ce deuxième cas, il n'y a personne qui est en train de se noyer; il n'y a pas de référent frégéen (*Bedeutung*).

Tandis que (3) est vrai, (4) est faux, mais la donnée ici importante est constituée par le fait que dans les deux cas le locuteur a la *même* perception. Ainsi, en tant que thèse générale, on peut affirmer:

(A) la référence indexicale présuppose la référence perceptuelle

Ce qui signifie qu'une théorie de la référence indexicale dépend d'une théorie plus générale concernant l'explication de la perception.

Selon Castañeda, la perception se trouve entre l'esprit et la réalité. Il faut ainsi discerner trois éléments cruciaux présents dans chaque perception, à savoir: (i) l'affectation du percevant par la réalité et sa réaction, (ii) les croyances que le pensant a avant la perception et celles qu'il acquiert après et, (iii) le contenu de ces croyances. En gros, les jugements de perception relèvent du contenu interne de perception du sujet percevant, à savoir avec la référence *de dicto* faite par le sujet. Afin de comprendre ce que Castañeda qualifie de référence perceptuelle *de dicto* ou interne, il faut compliquer la donnée. Supposons que le sujet percevant sait qu'il est en train d'halluciner et qu'il s'exclame:

(5) Cela semble être un homme qui est en train de se noyer

Dans ce cas, le sujet *sait* qu'il n'y a pas de référent frégéen (*Bedeutung*), c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'objet réel comme référent et que «cela» est ce qu'on qualifie d'habitude de terme vide. Cependant, son emploi de «cela» est référentiel et le référent de pensée (*thinking referent*) est, comme dans (1) et (2), un contenu de perception interne (*de dicto*) présent au locuteur dans son champ de perception au moment de son énonciation. Il semble donc que le contenu perceptif interne ou *de dicto* est un individu de perception et que le référent de «cela» est constitué par cet

individu. Suivant Castañeda on peut suggérer au moins trois autres caractéristiques concernant la référence indexicale et perceptuelle:

- (I) le démonstratif (Castañeda le qualifie d'«indicateur») «cela» a exactement la même signification sémantique dans chaque cas.
- (II) le référent de pensée de *cela* est exactement le même dans chaque assertion dans la situation décrite.
- (III) dans tous ces cas le locuteur exprime un contenu propositionnel qui réside de façon interne dans son champ perceptif.

A partir des récits et de ces remarques générales, il apparaît tout de suite que la conception de Castañeda contraste, une fois de plus, à la fois avec la théorie de la référence directe et la notion de proposition singulière ou russellienne qui, bien entendu, ne sont que les deux faces d'une même médaille. En effet, le référent de pensée (*doxastic referent*) de «cela» est le même dans (3), (4) et (5) même si dans (4) et (5) il n'y a, à proprement parler, pas de référent, à savoir d'objet réel. «Cela» dans ces cas, n'est pas un terme vide, car il y a toujours un référent interne. Donc, en affirmant (4) et (5), le locuteur exprime une proposition qui ne peut pas être russellienne, à savoir une proposition dans laquelle l'objet réel (*Bedeutung*) entre comme constituant<sup>7</sup>. En d'autres termes, la valeur de «cela» n'est pas constituée par un objet réel, ni par un espace réel dans le champ visuel du locuteur, mais plutôt par un référent doxastique (*de dicto*, interne), à savoir une *guise* indexicale. Cette considération semble être aussi confirmée par le fait que dans la vie de tous les jours on réfère de façon démonstrative aux caractères fictifs, aux entités non-existantes et ainsi de suite. Ainsi, dans la pensée démonstrative «cela est l'homme qui est en train de se noyer» la valeur de la fonction de signification de «cela» ne peut pas être un référent frégéen (*Bedeutung*). Pour ces raisons, Castañeda affirme que dans tous ces cas le référent de «cela» est du même type et il croit donc être en mesure de fournir une solution aux données exposées. En tant que description du langage naturel, la conception de Castañeda prend correctement en considération la richesse de notre expérience et de notre activité linguistique. Il ne faut pas en effet ignorer les cas tels que ceux qui ont été décrits.

En suggérant que les référents ne sont pas des objets ordinaires<sup>8</sup> mais des objets intentionnels (des objets de pensée), à savoir des entités saisissables dans des épisodes de pensée, Castañeda peut donner une explication du fait que les indexicaux, s'ils sont employés correctement, ne peuvent pas manquer de se référer à l'objet auquel on entend se référer<sup>9</sup>. Si le référent de «cela»

7 Il faut signaler à ce sujet que Castañeda suggère à maintes reprises, contre la notion de proposition singulière, qu'elles sont sans rapport avec la création des obligations, c'est-à-dire que la logique déontique ne peut pas avoir affaire avec cette espèce de propositions, mais elle doit considérer les *practices*, les équivalents des propositions frégéennes (les pensées) pour le raisonnement pratique. En un mot, la notion de proposition singulière ne peut pas nous donner une explication exhaustive des impératifs et des actions engendrées par les obligations. Cela signifie qu'avec la notion de proposition singulière on ne peut pas expliquer l'action intentionnelle car, pour être dans la position d'agir de façon intentionnelle je dois entretenir une proposition de la forme «Je dois . . .». Pour un traitement détaillé de la logique déontique de Castañeda, cf. «Thinking and Doing» [2].

8 Je leur attribue le caractère d'objets ordinaires de façon à pouvoir souligner la différence entre eux et les *guises*, qui sont aussi réelles, même si elles ne sont pas ce qu'on qualifie ordinairement d'objet. Il faut se souvenir que Castañeda est un réaliste et qu'il affirme que les *guises* sont réelles et saisissables dans des épisodes linguistiques ou de pensée.

9 Il me semble que Castañeda étend à l'ensemble complet des indexicaux en particulier et à l'ensemble complet des expressions référentielles en général la thèse fameuse de Kaplan concernant les *indexicaux purs* («je», «ici», «maintenant», etc.) qui ont une certitude sémantique et ne peuvent pas manquer de se référer. En d'autres termes, si le référent est une *guise*

était constitué, comme le soutiennent les théoriciens de la référence directe (cf. par exemple Kaplan et Perry) par un objet réel, alors dans (4) «cela» n'aurait pas de référent et l'explication de son usage serait problématique. A ma connaissance, il n'y a pas de réponse satisfaisante concernant ces cas dans la théorie de la référence directe. De plus, le locuteur n'exprime pas de proposition, si par proposition on entend une proposition singulière. En effet, «cela» ne réfère pas à un objet ordinaire, donc, (4) ne peut pas exprimer une proposition qui a comme constituant un objet réel<sup>10</sup>.

J'aimerais sur ce point signaler une piste, ou une réponse possible aux critiques de Castañeda car il me semble, néanmoins, que dans la théorie de la référence directe concernant les indexicaux, on peut donner une explication des faits exposés par Castañeda. Si l'on assume comme le suggère Kaplan la distinction entre les indexicaux purs et les démonstratifs, on pourrait dire qu'un indexical pur ne peut jamais être un terme vide<sup>11</sup>. On pourrait même soutenir que les démonstratifs, non plus, ne sont jamais des termes vides et qu'ils désignent toujours l'objet réel qui se trouve dans le champ perceptif du locuteur; plus précisément, le référent d'un démonstratif est toujours constitué par l'objet qui se trouve être désigné par le geste ostensif du locuteur. Ainsi, on peut soutenir à la fois que les démonstratifs, au même titre que les indexicaux purs, ne sont jamais des termes vides et qu'avec leur emploi on exprime des propositions singulières, dont le constituant est toujours un objet réel. Castañeda, en s'appuyant sur les ressources cognitives du locuteur, nous dit que le référent de «cela» dans (3) et (4) est le même. Si l'on se place par contre du point de vue de l'audience et l'on assume qu'elle est en mesure de voir que dans (4) il n'y a pas d'homme qui est en train de se noyer, alors il faut soutenir que le référent de l'audience n'est pas le même dans les deux cas, mais qu'elle est néanmoins en mesure de comprendre l'énonciation du locuteur et de lui attribuer en conséquence des croyances fausses. Afin de pouvoir expliquer toute la complexité du mécanisme référentiel, il me semble qu'il faut introduire la notion de référence de l'audience, à savoir ce que les interlocuteurs comprennent lorsqu'une expression référentielle est utilisée. Dans ces conditions, il semble encore que le meilleur candidat pour être un objet de référence doit être un objet réel et que c'est sur la base de cet objet réel, auquel les locuteurs ont accès au moyen de la perception (qui n'est pas nécessairement un intermédiaire), que les attributions de croyance trouvent, peut-être, la meilleure explication. L'argument de Castañeda selon lequel le référent strict *de dicto* est le même dans (3) et (4) repose sur l'intention du locuteur. Il me semble

(une entité intentionnelle), l'acte référentiel ne peut pas manquer sa cible, c'est-à-dire s'y réfère *directement* et on le saisit directement avec l'emploi de l'expression référentielle correspondante. Certainement, la thèse kaplanienne concernant les indexicaux purs n'implique pas que les référents sont des objets phénoménaux, mais elle semble laisser sans réponse les cas d'hallucination.

- 10 En d'autres termes, l'énonciateur de (4) ne pourrait pas croire qu'il y a un homme qui est en train de se noyer car, comme Perry le suggère (cf. [14]) si l'on a affaire avec les indexicaux essentiels (*essential indexicals*), cela exige l'incorporation de l'élément indexical dans ce qui est cru, l'objet de la croyance. Castañeda, à ma connaissance, ne parle jamais de cas dans lesquels les indexicaux purs pourraient être des termes vides. «Cela» est un démonstratif, donc, apparemment, puisqu'il presuppose un acte de perception du locuteur, il se peut qu'il soit un terme vide, mais, dans le cas des indexicaux purs, dont l'usage n'implique pas une perception du locuteur, l'argument (ou les données) de Castañeda ne semble pas s'appliquer.
- 11 Kaplan définit les indexicaux purs («je», «ici», «maintenant», «aujourd'hui», etc.) comme étant des indexicaux dont la référence ne dépend pas d'une monstration. Le référent est déterminé par la règle linguistique (le caractère) qui gouverne leur emploi. Pour ce qui concerne les démonstratifs («ceci», «cela», «tu», etc.), Kaplan nous dit qu'ils se réfèrent à ce que la monstration associée désigne. En un mot, la référence d'un indexical pur dépend du contexte et la référence d'un démonstratif dépend de la monstration associée.

que, quoique l'intention soit une caractéristique tout à fait importante, à elle seule elle ne peut nous donner une explication exhaustive de la référence indexicale<sup>12</sup>. Considérons un exemple à la Kaplan. Imaginons qu'un locuteur, en croyant que derrière lui se trouve un individu X, s'exclame «cela est un grand politicien» et que, sans qu'il s'en soit aperçu il ne s'agit pas de l'individu X qui se trouve être placé derrière lui, mais de l'individu Y. Quoique le locuteur ait l'intention de se référer à X, c'est-à-dire quoique son référent strict *de dicto* soit X, il se réfère en fait, malgré son intention, à Y. Les interlocuteurs comprendront que le locuteur dit de Y qu'il est un grand politicien, à moins qu'ils connaissent l'intention du locuteur ou qu'ils se soient aperçus du changement d'individu. Si par contre, derrière le locuteur il n'y a personne, alors «cela» dans son énonciation référera à l'espace montré par son geste ostensif et l'audience est ainsi en mesure de comprendre l'attitude de croyance du locuteur et de comprendre par conséquent son comportement. En concluant, on peut donc signaler que, tout en défendant une théorie de la référence directe et la notion de proposition singulière, au moins pour ce qui concerne les indexicaux, on peut expliquer les données proposées par Castañeda et trouver une solution aux problématiques, très intéressantes et trop souvent oubliées, qu'il a soulevées. Mais retournons à cet oubli et aux problèmes soulevés par la notion de proposition singulière. En gros, la notion de proposition singulière doit affronter au moins trois *puzzles* frégéens. Le premier est constitué par les termes vides, à savoir par les termes qui manquent de référent. En suivant les considérations kaplaniennes, il semble qu'aucune proposition ne puisse être exprimée, tout simplement parce qu'il n'y a pas de référent<sup>13</sup>. Le deuxième problème concerne le contenu cognitif des termes référentiels singuliers. En fait, si le contenu porpositionnel est constitué par le référent, alors «Tullius = Tullius» et «Tullius = Cicero» expriment la même proposition<sup>14</sup>. Le troisième problème est constitué par l'explication des actions. Considérez par exemple le cas où j'exprime une proposition en employant

- 12 Imaginons par exemple que je crois (je suis convaincu) qu'aujourd'hui c'est le premier janvier 1988. Cependant, même si j'ai l'intention de me référer au premier janvier 1988, avec «aujourd'hui», je me réfère, contrairement à mon intention, au jour où je prononce ou j'écris «aujourd'hui».
- 13 Pour ma part, je crois que les termes vides trouvent leur meilleure explication avec la notion de *prétention*, c'est-à-dire que lorsqu'on emploie (consciemment) un terme vide, on joue le jeu de langage du *comme si*, à savoir on fait comme si le référent existait. En utilisant de façon complice les termes vides on opère dans la portée d'une prétention et l'on n'est pas contraint de postuler des non-existants (ou des objets meinongiens) comme référents. On peut même soutenir que dans une prétention on n'exprime que des propositions générales et que, en adoptant la distinction de Castañeda entre les indicateurs et les quasi-indicateurs, tous les indexicaux gouvernés par la prétention ne sont, en définitive, que des quasi-indicateurs.
- 14 A ce sujet, je crois qu'on peut, peut-être, trouver une solution à ce problème en postulant que la règle linguistique (qui n'est pas un sens frégéen et donc n'est pas un intermédiaire entre le signe linguistique et le référent) qui gouverne l'usage des noms propres permet de comprendre la différence dans la valeur cognitive de «Tullius = Cicero». Si l'on considère en effet que la signification linguistique (le caractère) d'un nom propre «NP» correspond à ««NP» réfère à NP», alors le locuteur, en entendant et en comprenant une relation d'identité comportant deux noms propres comprend, grâce à sa maîtrise de la règle en question, qu'il est en présence de deux noms propres qui réfèrent au même individu, à savoir de deux noms propres co-référentiels. Cette interprétation ne contraste pas avec les remarques de Kripke selon lesquelles «Tullius = Cicero» est une identité qui, si elle est vraie, est nécessaire, tout en étant *a posteriori*, c'est-à-dire tout en étant connue empiriquement. On peut même interpréter ceci en disant que la maîtrise de la règle linguistique permet au locuteur de savoir qu'il exprime une proposition nécessaire qui n'est pas *a priori* ou logiquement vraie.

«je» et «il» en étant inconscient du fait qu'il s'agit de deux termes co-référentiels dans «Je vais être attaqué» et «Il va être attaqué». Mon action, si je crois la première, sera certainement différente de celle dictée par ma croyance dans la deuxième. Mais la notion de proposition singulière suggère que la proposition crue est la même. Je crois qu'on se trouve ici en présence du problème le plus ardu auquel la théorie de la référence directe se trouve confrontée. Les objets des attitudes propositionnelles ne peuvent pas être constitués par de simples propositions singulières. On n'a malheureusement pas l'espace pour affronter cette problématique qui, à elle seule, mériterait toute une étude<sup>15</sup>. Comme on l'a vu, la conception de Castañeda peut donner une réponse à ces problématiques, même s'il est intéressant de signaler qu'une théorie de la référence directe modifiée peut (peut-être) permettre de donner une réponse aux mêmes problématiques.

Suivant les données qu'on peut tirer de l'aventure de l'homme qui est en train de se noyer et les conclusions que Castañeda en déduit, il s'ensuit que la référence indexicale est *personnelle* et *éphémère*. Elle est personnelle dans le sens qu'elle dépend d'une expérience donnée et éphémère car les expériences sont substantiellement différentes. Il faut encore signaler que la référence indexicale est irréductible à la référence non-indexicale. Les indexicaux, suivant Castañeda, sont des espèces de harpons ou de pinces et leur pouvoir du saisie du référent appartient exclusivement au locuteur. Ainsi, comme dans le cas des noms propres, la référence indexicale appartient à l'acte de langage ou épisode de pensée complet.

Considérons à présent les phrases psychologiques, ou les attributions de croyance. Puisque, à la différence des noms propres et des descriptions définies, les indexicaux ont la caractéristique pragmatique d'être des pinces, ils peuvent avoir une construction uniquement externe (*de re*). Ce qui signifie qu'ils presupposent toujours une lecture *de re*, tandis que les noms propres et les descriptions définies, selon Castañeda, sont aussi susceptibles d'avoir une interprétation *de dicto*. Les indexicaux expriment simplement et purement la référence du locuteur. Ils ne sont sensibles ni à l'accumulation de l'attribution de référence ni à l'attribution du mécanisme de référence. Si je dis par exemple:

(6) Claudia croit que maintenant je suis heureux ici  
 je ne suis pas en train d'attribuer à Claudia la référence exprimée par les *tokens* de «maintenant», «je» et «ici». C'est moi-même, l'émetteur de cette phrase qui fais référence en employant ces indexicaux. Donc, même dans des constructions *oratio obliqua* ou opaques, les indexicaux ont une lecture *de re*.

Si l'on veut attribuer une référence indexicale aux autres il faut employer des *quasi-indicateurs* (*quasi-indicators*). Considérez par exemple:

(7) Claudia a dit: «je suis heureuse»  
 si l'on entend rapporter (7) dans le discours indirect il faut le restituer comme suit:

(8) Claudia a dit qu'elle\* (elle-même) était heureuse  
 où l'astérisque signale que «elle» dans (8) est un quasi-indicateur qui attribue une référence indexicale (la référence faite par «je») à Claudia<sup>16</sup>. Ainsi, les quasi-indicateurs sont les mécanismes essentiels pour le langage sur les autres esprits. Il faut se souvenir que la référence indexicale est éphémère et personnelle, c'est-à-dire qu'elle appartient à la subjectivité du locuteur. Le problème de la communication, impliqué par la subjectivité de la référence indexicale, trouve une solution grâce à l'emploi des quasi-indicateurs.

Parmi les caractéristiques syntaxico-sémantiques qui gouvernent les quasi-indicateurs décrites par Castañeda, les suivantes semblent être cruciales:

15 Pour une exposition détaillée et critique de ces notions, cf. H. Wettstein: Has Semantics Rested on a Mistake?, in [19].

16 En d'autres termes, l'astérisque doit suppléer l'indication grammaticale que le même signe linguistique est employé dans deux rôles logiques différents.

- (I) un quasi-indicateur est interne à un contexte psychologique, c'est-à-dire il apparaît dans la portée d'un verbe psychologique
- (II) il a un antécédent qui n'est pas dans la portée du préfixe psychologique
- (III) il exprime une référence indexicale attribuée au sujet mentionné dans le préfixe psychologique
- (IV) les quasi-indicateurs sont propositionnellement transparents
- (V) à cause de leurs antécédents, ils ne peuvent pas être employés pour faire une référence indexicale

En d'autres termes, (I) nous dit qu'un quasi-indicateur est toujours gouverné par un verbe intentionnel; (II) qu'il est toujours précédé par une expression référentielle ayant une lecture qui n'est pas gouvernée par le verbe intentionnel qui gouverne le quasi-indicateur qui le suit; (III) qu'un quasi-indicateur est un mécanisme qui nous permet d'attribuer une référence indexicale aux autres locuteurs, à savoir aux sujets mentionnées précédemment; (IV) qu'ils sont opaques, c'est-à-dire qu'ils apparaissent dans la portée d'un verbe intentionnel et qu'ils sont référentiellement opaques. Ils expriment ainsi la référence du locuteur ou du rapporteur et ils ont donc une lecture *de dicto*; (V) que les quasi-indicateurs ne sont pas employés pour effectuer une référence indexicale, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas co-référentiels avec leurs antécédents, mais qu'ils *attribuent* une référence indexicale aux sujets mentionnés dans le préfixe psychologique.

Il faut encore souligner que les quasi-indicateurs sont irréductibles aux autres mécanismes référentiels et qu'ils ne sont pas remplaçables *salva veritate* par leurs antécédents. Dans (8), le quasi-indicateur «elle\*» ne peut pas être remplacé par l'antécédent «Claudia». (8) n'est pas équivalent avec:

(9) Claudia a dit que Claudia était heureuse

Il s'agirait d'un exercice facile d'imaginer une situation dans laquelle Claudia tout en sachant qu'elle-même est heureuse, ne sait pas qu'elle est Claudia, et ainsi de suite.

En résumant: les mécanismes concernant la référence indexicale sont divisés en deux catégories principales et irréductibles, les indicateurs et les quasi-indicateurs qui sont, en gros, les *tokens* employés pour *attribuer* une référence indexicale.

### 3. Les référents

La théorie de la référence de Castañeda est inséparable de son ontologie, à savoir de la théorie des *guises*. Comme on a pu le noter dans la discussion sur les noms propres, l'emploi fait par Heednett de «Greta Bergman» choisit différents référents (internes, *de dicto*), différentes *guises*, tandis que dans le cas de l'homme qui est en train de se noyer, l'emploi de «cela» choisit le même (interne, *de dicto*) référent. En gros, les *guises* peuvent être conçues comme s'agissant de la promotion des sens frégéens au rôle de référents. En d'autres termes, l'ontologie de Castañeda abandonne la dichotomie sens/référence et fait des sens frégéens les référents. Bref, Castañeda rompt avec la tradition et les théories contemporaines les plus en vogue et il propose la notion de *référent doxastique* qui est localisé entre l'expression référentielle et l'objet, la *Bedeutung* frégéenne. Ce qui signifie que la référence appartient au domaine du doxastique et que notre référence est toujours faite d'un point de vue interne. En ce sens, la référence est toujours interne (*de dicto*), même si elle est exprimée par des constructions externes (*de re*). Dans la lignée de Kant, Castañeda affirme que tous les référents sont atteints depuis l'intérieur de notre expérience et de notre langage<sup>17</sup>. En considérant par exemple l'emploi par Heednett de «Greta Bergman», on peut

17 Pour une exposition détaillée de la sémantique de Castañeda en comparaison avec celle de

voir que le référent interne duquel il entend parler est, dans chaque situation, différent. Ainsi, la *guise* individuelle à laquelle il réfère est différente.

Mais, que sont ces *guises*? Castañeda nous dit qu'une *guise* est un faisceau ou ensemble de propriétés. En d'autres mots, l'ontologie de Castañeda consiste en des *propriétés* et des *opérateurs* qui opèrent soit sur les propriétés pour former des ensembles soit sur des ensembles de propriétés monadiques pour donner des individus concrets. Ces individus concrets peuvent être comparés avec les sens frégéens des descriptions définies. Ce qui signifie que le cœur d'une *guise* est constitué par l'ensemble des propriétés auxquelles on réfère<sup>18</sup>. Certainement, il y a des *guises* plus ou moins complexes et cela dépend des propriétés qui les constituent. Le carré-rond, dans un contexte approprié référera à la *guise* (être rond et être carré). Suivant Castañeda on peut en effet penser au carré-rond, donc on peut s'y référer. Mais, les *guises* ne sont pas des créatures de l'esprit: elles existent même si on ne les pense pas – Castañeda est un réaliste platonicien. Ainsi, Hecdnett, toujours lui, dans une situation se référera à la *guise* (être une Greta Bergman et être une actrice) tandis que dans une autre situation il se référera à la *guise* (être une Greta Bergman et être une femme d'affaires) qui, évidemment, sont différentes. Il est sans doute possible que Hecdnett découvre que les deux *guises* sont rattachées au même individu réel (la même *Bedeutung*) et que les deux guises auxquelles il se référait sont unifiées de façon à constituer une autre *guise* (être une Greta Bergman et être une actrice et être une femme d'affaires).

Pour résumer, la théorie des *guises* de Castañeda peut être directement déduite de l'histoire de Hecdnett et de son idée selon laquelle les différents emplois par Hecdnett de «Greta Bergman» réfèrent *de dicto*, non pas à un individu, mais à deux individus distincts, à deux *guises* qui peuvent être saisies par différents épisodes de pensée. Dans un tel royaume il y a de la place pour chaque espèce d'individu, possible ou impossible, existant ou non existant, consistant ou contradictoire, etc.. En un mot, Castañeda n'a pas fait sienne la maxime russellienne selon laquelle il faut avoir un sens robuste de la réalité.

#### 4. Conclusion

En discutant la philosophie du langage de Castañeda, j'ai suggéré que sa sémantique repose sur des considérations d'ordre épistémologique. L'étude de Castañeda traite le langage tel qu'il est employé dans l'expérience de tous les jours. Donc, loin d'être réduit à un calcul formel, le langage *naturel* est premièrement, et avant tout, considéré comme un moyen de pensée.

Tel que je la comprends, la révolution principale de Castañeda consiste dans l'introduction de la notion de *référent doxastique* ou de pensée. Ainsi, le référent primaire n'est plus une entité externe (*de re*). Ce mouvement lui permet de proposer une solution très originale aux données considérées et, entre autres, permet de donner une solution au problème des objets non-existants, à la perception hallucinatoire et ainsi de suite. De plus, cette révolution permet un nouveau traitement des problèmes traditionnels (ou frégéens) de la référence. Considérons par exemple la triade suivante:

(10) Claudia croit que l'étoile du matin est Vénus

Frege et celle de la théorie directe de la référence, cf. la réponse de Castañeda à Perry dans [17], surtout pp. 314–5.

18 En suivant Platon, Castañeda suggère que les composantes ultimes du monde sont des propriétés, c'est-à-dire que les atomes ontologiques sont constitués par les propriétés elles-mêmes, séparée des particuliers. En utilisant la terminologie platonicienne, Castañeda affirme que les composantes ultimes du monde sont des *formes*, et celles-ci se divisent en propriétés et opérateurs.

(11) L'étoile du matin est (est la même que) l'étoile du soir

Donc il devrait suivre que:

(12) Claudia croit que l'étoile du soir est Vénus

Comme il est bien connu, de façon à résoudre ce problème, Frege introduit la distinction entre le sens et la référence et affirme que la substitution *salva veritate* ne peut pas être effectuée dans les contextes intentionnels, car l'expression référentielle dans la portée d'un verbe intentionnel n'a pas sa référence habituelle mais elle se réfère à son sens habituel. Si l'on suit Frege, la solution consiste donc dans le rejet de (12). Castañeda prend une toute autre position et affirme que dans (11) la copule «est» ne signifie pas l'*identité stricte*<sup>19</sup>. Castañeda reconnaît que la loi de Leibnitz concernant l'indiscernabilité des identiques est la notion la plus importante du concept d'identité, mais il soutient que la similitude ( *sameness*) entre l'étoile du matin et l'étoile du soir n'est pas une relation d'identité stricte même si elles sont toutes les deux connectées avec le même référent frégéen (*Bedeutung*). La copule «est» dans (12) est plutôt une relation plus faible que celle d'identité car le référent (la *guise*) doxastique et, donc, l'objet de croyance de Claudia est différent. Il y a en effet deux *guises* distinctes et il serait possible pour Claudia de croire qu'elles ne sont pas reliées avec le même référent frégéen. Cela signifie que ces *guises* ne sont pas identiques car elles ne sont pas composées des mêmes propriétés même si elles sont consubstantiées (*consubstantiated*)<sup>20</sup>, c'est-à-dire qu'elles sont des *guises* du seul et même objet ordinaire, Vénus. Ainsi, la notion de référence doxastique suggère que le référent est le même, qu'il apparaisse dans des constructions transparentes (*oratio recta*) ou dans des constructions opaques (*oratio obliqua*).

La notion de référence doxastique suggère encore, dans une perspective meinongienne, que penser c'est conférer une espèce d'existence même si l'objet de la pensée est impossible. Mais, ces objets, impossibles ou non, ne sont pas créés par l'épisode de pensée: comme les sens frégéens, ils existent indépendamment du fait qu'ils sont pensés. L'individu pensé entre dans une relation empirique avec l'esprit. Donc, contrairement aux idéalistes, Castañeda ne soutient pas la thèse selon laquelle nous créons les objets que nous pensons. Les *guises* sont, pour la plupart, des objets de pensée *intersubjectifs* et complètement *indépendants* de nos pensées à leur propos. Un épisode de pensée est un acte de *saisie*, de *découverte* d'une entité qui est complètement indépendante de l'esprit et objective. Tout ce que nous créons sont les *guises* indexicales.

Castañeda assume une conception réaliste du penser (*realism of thinking*) qui semble contraster avec ce qu'il nous dit à propos des *guises* indexicales. Il faut se souvenir que, selon lui, la référence indexicale est éphémère et personnelle. Il faut se souvenir aussi de l'aventure de l'homme qui est en train de se noyer, où l'usage de «cela» suggère le fait que le locuteur se réfère à une *guise* individuelle subjective. Mais, la *privacy* épistémique liée avec la *guise* indexicale n'entraîne ni le solipsisme ni un dualisme ontologique. Les indicateurs sont strictement liés avec les quasi-indicateurs qui permettent l'attribution de la référence indexicale aux autres. Cette connexion souligne l'existence d'une intersubjectivité structurelle et réaliste sur laquelle le mécanisme complexe de la référence indexicale travaille. En d'autres termes, le réalisme de la pensée de Castañeda peut être caractérisé par le fait que l'on pense aux individus en les ayant devant l'esprit tels qu'ils sont et qu'un épisode de pensée n'est pas médiatisé par un sens frégéen. Ainsi, la référence doxastique de Castañeda est en fait une théorie de la référence *directe*. Une

19 Il faut se souvenir que l'idée principale qui gouverne la méthodologie de Castañeda consiste dans le fait que chaque théorie doit accommoder le plus grand nombre possible de données.

Donc, il propose une conception qui essaye d'accommoder la triade exposée.

20 La consubstantiation est une relation de similitude ( *sameness*) mais elle n'est pas une relation d'identité stricte car, suivant la loi de Leibnitz, si deux *guises* sont strictement identiques, alors *F* est une propriété de la première (appartient à son cœur) si et seulement si elle est une propriété de la deuxième.

pensée est toujours directe dans son acte de référence. Mais, il n'y a ni sémantique des mondes possibles ni essences comme référents: les référents sont des entités intentionnelles et, dans la philosophie de Castañeda, il est insensé de parler d'identité à travers les mondes possibles, de désignateurs rigides et ainsi de suite. Une expression référentielle dénote directement sa *guise* qui existe nécessairement et qui constitue l'objet auquel on réfère. En résumant, le réalisme doxastique de Castañeda presuppose deux thèses principales, à savoir (i) les guises font partie de la *réalité* et (ii) la relation référentielle est directe. Cette deuxième thèse entraîne une autre thèse, à savoir qu'il n'y a pas de termes vides. Mais, contrairement aux théories les plus en vogue sur le marché actuel, *le référent est doxastique et non pas sémantique*<sup>21</sup>.

## Bibliographie

- [1] Castañeda, H. N.: Thinking, Language and Experience. University of Minnesota Press, Minneapolis 1988.
- [2] Castañeda, H. N.: Thinking and Doing, Reidel, Dordrecht, 1975.
- [3] Castañeda, H. N.: On Philosophical Method. Nous Publication, Bloomington IN 1980.
- [4] Castañeda, H. N.: <He>: On the Logic of Self-Consciousness, in: Ratio 8 (1966), p. 130–157.
- [5] Castañeda, H. N.: On the Philosophical Foundation of the Theory of Communication: I. Reference, in: Midwest Studies in Philosophy 2 (1977), p. 165-186.
- [6] Castañeda, H. N.: Self-Consciousness, Demonstrative Reference, and the Self-Ascription View of Believing, in: Philosophical Perspectives, 1, Metaphysics, 1987, p. 405–454.
- [7] Castañeda, H. N.: Direct Reference, Realism, and Guise Theory: Constructive Reflection on David Kaplan's Theory of Reference, in Joseph Almog, John Perry and Howard Wettstein (eds.) Themes from David Kaplan, Oxford University Press, forthcoming.
- [8] Castañeda, H. N.: Perception: Demonstrative Subjective Aspects and Non-Communitarian Sameness, forthcoming.
- [9] Castañeda, H. N.: Proper Names, Semantics, Guises, and Doxastic Referents, in [12].
- [10] Castañeda, H. N.: Individuals, Idealism, and the Realism of Thinking, in [12].
- [11] Kaplan, D.: Demonstratives, Unpublished mimeo, UCLA, Los Angeles 1977.
- [12] Jakobi, K. & Pape, H. (eds.): Das Denken und die Struktur der Welt, De Gruyter, Berlin forthcoming.
- [13] Leonardi, P.: On Hector-Neri Castañeda's Proper Names, in [12].
- [14] Perry, J.: The Problem of Essential Indexicals, in: Nous 1 (1979), p. 3–23.
- [15] Saarinen, E.: Castañeda's Philosophy of Language, in [18] p. 187–214.
- [16] Smith, D. W.: Mind and Guises, in [18].
- [17] Tomberlin, J. E.(ed.): Agent, Language, and the Structure of the World: Essays Presented to H. N. Castañeda, with his Replies. Hackett Publishing Company, Indianapolis IN 1983.
- [18] Tomberlin, J. E. (ed.): Hector-Neri Castañeda. Reidel, Dordrecht 1986.
- [19] Wettstein, H.: Has Semantics Rested on a Mistake?, in: The Journal of Philosophy LXXXIII, no. 4 (April 1986) p. 185–209.

21 Ce travail a été écrit quand j'étais à Indiana University, soutenu par une Fulbright Grant. Je dois aussi remercier le Prof. Castañeda qui a lu une première version de ce texte en me donnant des commentaires très détaillés et très utiles.